

Ne vous effrayez pas

Dès sa naissance la psychanalyse devint aussitôt une terre d'asile pour les actes de foi ! Ils sont nombreux et divers et dépassent sans doute les surprises de la foi religieuse, laquelle occupera ici le devant de la scène. Sans précaution il faut donc libérer notre discipline de cette image désuète de la remise en cause, comme si le soupçon pouvait désigner une vertu. Plus attentive que vigilante elle accueille les certitudes, du moins si ces engagements sont sereins, s'ils ouvrent à des embarras de qualité qui permettent à la vie comme à la mort de rester des énigmes. Dans un tel climat d'embrassement la guérison vient de surcroît.

Il est possible que le quotidien des tâtonnements une fois mis à jour trahirait la présentation officielle de la naissance de la psychanalyse, mais seule la relation qu'en fait Freud doit nous retenir : il avance la nouvelle discipline qu'il compose comme le fruit d'un geste brutal et définitif. Sans jamais renier sa dette à l'égard de Charcot, il considère soudainement que l'hypnose mène à l'échec, que les malades seront inévitablement récidivistes. La psychanalyse n'est donc pas une découverte - celle de l'inconscient comme on dit - mais une invention, la mise en acte d'un nouvel embarras. Explicitement, aux dires même de Freud, elle n'est rien d'autre que *l'abandon de l'hypnose*.

La banalité d'un tel propos laisse perplexe. Il est délicat de pressentir dans ces termes insipides les secousses que subiront les coeurs et les esprits. Et pourtant c'était la première fois que quelqu'un abandonnait la maîtrise, non pour s'exiler vers la dignité d'une sagesse, mais pour viser une efficacité inédite. Ceux qui s'engagent sur cette voie doivent renoncer à se construire une existence harmonieuse comme l'enseignent les philosophies destinées au plus grand nombre. Inlassablement ils devront lutter contre la tentation de se tenir en tenant le monde et les hommes. Pour toujours le maître est devenu un rabat-joie !

On veut rire à cette nouvelle, comme on se moque des bourgeois. Et pourtant l'essentiel n'est pas là ! On nous annonce en fait tout crûment que la vérité sera bien apaisante, mais que plus jamais elle ne pourra prétendre à être l'organisatrice d'un univers psychique stable et expliqué.

Un cadre coercitif et réducteur

Ceci dit, une telle réforme de la pensée et de ses pratiques n'implique pas pour autant une conversion immédiate. Souvent le malentendu s'installe confortablement et se dispense d'une querelle frontale. La psychanalyse n'est pas rejetée mais elle est réduite à une entreprise de

remise en cause, teintée de modestie un peu malsaine. Ils sont nombreux à penser que l'inconscient nous joue de mauvais tours.

Rares sont ceux qui viendront prétendre, sur un autre versant que celui de la certitude paranoïaque, à une autorité qui laisse présager d'un destin auquel il convient de rester fidèle. Plus qu'une intuition, quelque chose de certain ! Une assurance paradoxale à laquelle il est interdit de rester univoque et qui réclame une inépuisable prouesse verbale. Non pas un résultat final, ni même les fleurs d'un jardin secret, mais la conviction inébranlable qu'une parole qui ne vient que de moi en arrive à tordre la vérité de manière singulière et mérite que je transforme ma vie en une inépuisable répétition, serré par le trac des comédiens convertis sans cesse aux infimes progrès de leurs innombrables « répétitions ».

Encore de nos jours les journalistes s'amuse de lapsus d'un homme public, sans jamais comprendre que c'est au locuteur d'analyser cette saillie imprévisible et d'en tirer les promesses dont elle est grosse. L'interprétation se confond habituellement avec un décodage et se trouve rarement élevée à la distinction des « interprétations » d'une pièce musicale.

Ajoutons à cela que bien des analystes, et ce dès les premières années de l'exercice, succombèrent eux-mêmes aux charmes de l'insinuation pénétrante et rédhitoire ¹.

C'est donc dans ce contexte que les questions religieuses se fixèrent. « Psychanalyse et Religion » devint le cadre forcé des méditations, et l'on peut dire que toutes les attitudes furent au rendez-vous. Telle analyse était parfois cinglante. Telle autre dégageait un habile respect des textes de la tradition mais pour livrer en dernière instance que la question de Dieu ne se posait même plus. Dans l'autre camp - comment dire autrement ? - se peaufinaient les arguments. Les plus frileux dénigraient la psychanalyse et ses symboles aberrants, et voulaient ignorer que le symbolique était surtout l'organisation d'une grammaire porteuse de trouvailles inédites. Les plus libéraux comprirent au contraire que dialoguer avec les psychanalystes serait l'occasion d'un dépoussiérage audacieux. Bien souvent cependant le but avoué était de rendre compatible une propension à la spiritualité avec une démarche réputée iconoclaste. Les résultats étaient souvent apaisants sans toujours gauchir la doctrine de référence. Mais dans la mesure où l'on baignait dans un climat apologétique, il était impossible de ne pas glisser vers une anthropologie. Même si le mot à mot restait pertinent, la psychanalyse se trouvait engluée dans une vision de l'homme à laquelle elle devait en principe répugner.

La finesse et l'intuition de Françoise Dolto évitèrent cet écueil. Malgré un titre décevant², elle eut l'intelligence de se tourner vers une christologie. Son Jésus présente une incommensurable profondeur et l'ensemble épaissit une théologie présentable avec une retenue appropriée.

Cependant l'ambiance était telle que ses intuitions répondaient implicitement à la même question : « La foi est-elle compatible avec la psychanalyse ? ». Elle écrivit un évangile

¹ - « Voilà un pouls qui marque que votre fille est muette ». Molière, Le Médecin malgré lui (acte 2, scène 4)

² - « L'évangile au risque de la psychanalyse » Françoise Dolto et Gérard Séverin, Seuil 1977

apocryphe préservé des charmes de l'hérésie mais elle prit du large avec les temps apostoliques. Rien ne dit que cette réduction lui soit imputable. Les mêmes énoncés auraient très bien pu connaître un tout autre destin si la problématique n'avait pas été cadencée.

Cette gêne insistante ne se dissipe pas et se présente plutôt sans faille. Après tout il est quand même vrai que la cure analytique est une épreuve et traverse des moments de doute particulièrement douloureux. Le croyant convertit sa foi en un dépôt et doit craindre une restitution douteuse. « Perdre la foi » est ici une expression pleine de sens.

Ce n'est donc pas que ces questions soient mal posées. On les met habituellement de côté et un consensus tacite laisse tous les partenaires tranquilles. Le psychanalyste travaillé par les battements de la foi religieuse se fait discret et se contente de références culturelles. L'autre, celui qui se sent étouffer dès qu'on évoque les mystères, relâche sa vigilance et s'interdit les attitudes militantes. Dans le champ de la psychanalyse la plupart des communautés de travail vivent sur ce rythme.

Les excursions sont pourtant très bien vues et promettent de nouvelles pistes. On ausculte, par exemple, l'athéisme de Freud et les rapports qu'entretient Lacan avec le judaïsme. C'est l'occasion de renforcer les clignotements de l'universalisme. Il faut même - c'est un passage nécessaire - interroger l'exceptionnelle culture lacanienne en matière de théologie. Bon an mal an certains se demandent si Freud était vraiment sans Dieu, du moins autant qu'il le prétendait. Quant à Lacan on se penche sur « ses origines » et l'on suppose qu'elles insistent encore en lui. L'intéressé, quant à lui, se contentait de répondre laconiquement qu'on trouve bien des choses intéressantes dans la religion ...

Un asile

Il faudrait passer et repasser sur ce qui précède pour laver ce panorama de toute trace d'ironie. Ces approches sont nécessaires et offrent souvent l'occasion de développements brillants, capables de faire passer leur discipline sans jamais céder aux facilités de la psychanalyse appliquée. « Psychanalyse et religion » présente cependant une butée trop souvent inaperçue. Cette juxtaposition empêche et rend inaudible une question qui d'ailleurs ne vient jamais à l'esprit : « Où peut-on faire de la théologie ? »

L'énoncé doit être saugrenu et tomber comme un cheveu sur la soupe, pour rendre les réponses immédiatement incongrues. Les universités, dira t-on, qu'elles soient d'État ou confessionnelles, dispensent des enseignements d'un très haut niveau. Ce sont des lieux de dialogue où chacun peut esquisser un parcours original. Une thèse menée patiemment offrira des retours existentiels inespérés. Ce type d'entreprise relève de l'engagement, sans même qu'on ait à se demander s'il faut croire au ciel ou l'écarter.

Pour parler de Dieu les communautés fraternelles ne manquent pas et les plus modestes sauront bien trouver les mots pour dire leurs attentes. Enfin les plus réfractaires aux endoctrinements finiront certainement par trouver un compagnonnage maçonnique intarissable sur le sujet.

Plus elles sont judicieuses plus ces réponses sont stupides, car on pressent progressivement que le vieux Bon Dieu n'a rien à voir dans tout cela. C'est de psychanalyse qu'il faut parler en méditant sur l'enthousiasme, sur son étymologie négligée, sur ce « TH » qu'il partage avec la théorie, sans pouvoir se détourner du théos et du divin qu'il inspire.

Le clivage entre croyants et incroyants compte peu. En revanche il faut un lien social inédit, inespéré et en fin de compte très délicat à mettre en place. Il est là, toujours présent, dans l'enseignement de Lacan depuis longtemps. On aborde cette question que par étapes successives car il ne va pas de soi que le lien social puisse se décliner au pluriel. Les analystes sont souvent des gens bien ordinaires. Mais il existe - ou pourrait exister - des communautés de travail particulièrement accueillantes pour soutenir un travail de longue haleine. Est-ce à dire que nous cherchons à décrire une bonne ambiance ? Certainement pas ! C'est une affaire de fonctionnement et non de bonne volonté. Il faut trouver un lieu où la théologie pourrait emprunter des chemins où le témoignage brut ne serait plus de mise, mais où une progression méthodique et académique toujours en alerte, s'estomperait peu à peu au profit d'une catéchèse (*κατήχησις*). Les siècles d'orthodoxie seraient respectés car la culture du paradoxe, ou même de l'hérésie facile, ne sert que la provocation. C'est une autre voix que nous cherchons, celle qui fait *écho*, *cata-écho*, *super écho*. Se laisser enseigner par un appel, telle serait la méthode pour laisser grossir une singularité qui n'aurait rien à envier avec une originalité toujours suspecte.

Faire de la théologie à sa manière ? Avec ses mots et son vécu ? Oui, si l'on veut. C'est même une affaire d'échanges. C'est évidemment passionnant de sentir progressivement le point de départ (et non pas les « origines ») du voisin, de goûter à l'exil du juif et à la perception de *grandeur* chez le musulman. Mais l'essentiel n'est pas là, c'est surtout l'occasion de plonger dans la solitude définitive de ceux qui savent fébrilement que la parole est perfectible jusqu'à l'ultime consommation³.

Nous sommes ici à la croisée des chemins et aucun critère phénoménologique ne nous permettra de distinguer les aspirations qui nous habitent alors qu'elles sont pourtant bien éloignées les unes des autres.

Passion et enthousiasme

Nous savons seulement que certains sont passionnés par la psychanalyse, à un point tel qu'ils nous livrent des avancées fulgurantes. Ceux-là ne risquent pas le sommeil des réponses toutes faites, tant il est vrai que tout leur être s'est consacré à une discipline qui les retient et les fait tenir. Leur morale est irréprochable si bien qu'on ne peut jamais les surprendre à jouer des coudes. Ce n'est pas la « fama », la fameuse notoriété, qui pourrait embrumer leur esprit. Peut-être songent-ils à une dimension historique, mais cette énergie travaille aussi bien les plus modestes. C'est certainement à Lacan qu'il revient d'avoir insufflé ce dynamisme. Son élégance habite encore toutes les mémoires et sa pédagogie, cette manière incomparable

³ - « Je vois la mort comme la mer la première fois ». Pierre Mauroy, quelques mois avant sa mort.

d'avancer pas à pas, retient définitivement la carrière de ceux qui comprirent comment pouvait se modeler la singularité d'un travail.

Ce rappel respectueux devait ici trouver sa place, mais on peut penser également que la passion que fait naître certaines pratiques - la psychanalyse n'est pas la seule - est une pente subjective qui s'inscrit chez l'être parlant. En ce sens, ces passionnés de psychanalyse n'ont pas de profil spécifique. Ils représentent plutôt un moment de la vie de chacun d'entre nous.

Que la psychanalyse soit une passion, qui donc s'en plaindrait ? D'autant qu'un praticien traînant son quotidien comme un boulet est difficile à imaginer. Il faudra donc n'ajouter aucune ombre au tableau, n'exprimer aucune réticence, mais se contenter de souligner que la passion ne nous renseigne pas sur l'enthousiasme, que ces deux frémissements ne voisinent pas. Dans un vécu au jour le jour ils se confondent, et c'est la même ardeur qui nous fait courir les colloques. Mais la méditation les distingue progressivement et devine que la vocation qu'ils contiennent silencieusement l'un et l'autre ne chuchote pas le même appel.

La passion est vivante, elle enveloppe de sa grâce les gestes anodins et méprise les moments rébarbatifs. L'enthousiasme, au contraire, est scrutation. Son otage pointe un regard calme et fiévreux vers une « obscure clarté », laquelle parfois le fait danser. Par habitude il y voit Dieu, enveloppé de sa culture protectrice, mais il n'est pas sans savoir que cette présence pourrait être d'une autre nature. Le ciel viendrait-il à se vider que son respect serait inchangé. Il est sympathique à ceux qui le croisent, à condition cependant qu'il reste discret. Intuitivement il pressent qu'on l'éloignerait s'il insistait sur la nature de sa brûlure. Lui seul sait qu'il se consume, d'une consommation familière de la mort, mais tellement étrangère au dernier souffle. Il prend soin de lui, emmène son chien en promenade, et se cuisine de petits frichtis. Il a peur comme tout le monde et s'attend aux craquements lugubres des derniers instants. Il sait pourtant que la mort est l'objet palpitant d'une attente, que tout compte fait c'est le seul truc intéressant. Il ne se construit pas un courage viril et irréprochable pour tenir bon comme un héros. Il devine que cette patiente maîtrise de la mélancolie ne manque pas de maintien mais qu'elle ne le concerne pas : quand il se cultive et interroge l'Histoire il pense aussitôt à la pénible aventure du peuple allemand. Il lui faut préserver sa fragilité et « l'être pour la mort » installerait un programme trop ordonné.

Avançons prudemment, tous les mots sont piégés. Faire de la mort une promesse n'est pas sans attrait mais le terme est impropre et laisserait poindre une frustration. En rétablissant une égale dignité conceptuelle aux trois termes *frustration*, *castration* et *privation*, Lacan est amené à redéfinir la frustration. Son sens quotidien n'est plus de mise et il ne s'agit pas de s'agacer d'avoir à choisir entre le fromage et le dessert. La définition lacanienne est plus pénétrante et se présente comme « un défaut dans la promesse ». Un renoncement s'installe inévitablement, surtout quand la promesse est magnifiquement réalisée. Abraham, par exemple, n'en demandait pas tant : une descendance plus nombreuses que les étoiles du ciel est sans doute une bénédiction, mais elle plonge le destinataire dans un maelstrom encore douloureusement sensible aujourd'hui.

La mort n'est pas frustrante car elle ne fut jamais promesse. Elle se réduirait à une récompense illisible dans la mesure où elle s'adresse à chacun sans exception. Elle ne présente aucune esthétique car il est impossible de la saisir et de la décrire. Mais ses effets sont susceptibles d'une exploration. Elle est un moment de solitude jamais égalé durant toute la vie qui s'achève. Nous en avons parfois une fugitive intuition, et alors l'Autre tracassant peut disparaître lors de brefs ravissements.

Seul, comme toi seul

*Nul ne sait si la mort est souffrance.
Parfois, tel un éclair, une autre certitude
Le don d'être seul, sans mon ennemi.
Seul, comme toi seul
Ainsi serait ma mort proche de ta vie.
Que ferais-je sans rire et sans maudire
Mes paroles s'ignorent dans les vigilances de la haine.
Je sais tout des failles de l'autre
Et ne sait rien de ta louange.
M'abandonner, telle sera la frayeur
Laisser faire l'oubli de ceux qui me hantent.
Pécheur je tremble si tu m'habites de ton attente nouvelle.*

Vivons tout cela comme un paradoxe proche, familier et palpable, lequel ne cesse pas pour autant d'être une déroute à laquelle on ne s'habitue pas. Si la passion est un privilège humain, mieux vaut présenter l'enthousiasme comme un état pour tout dire inhumain. L'ignorance de ce qu'est la mort n'indique pas une limite de notre condition, c'est la conscience aigüe que si l'ineffable est la paresse des indolents, le pas de savoir de l'enthousiasme constitue sa richesse inespérée.

Peu à peu il faut sentir que nous devons circonscrire quelque chose de grandiose et de définitif, un mystère que la psychanalyse ne peut s'épargner sous prétexte de laïcité. Il convient de rendre compte, de dire pourquoi et comment des épreuves d'une cruauté inouïe, des ratages irréparables, peuvent ne pas entamer cette joie fébrile et répétitive qui visite certains. Cette dernière ne peut être convoquée mais une sourde confiance laisse deviner qu'elle reviendra, même sur la dernière ligne droite. Peut-être mourrons-nous « en poussant un grand cri » ou en vivant comme le psalmiste un abandon incalculable : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? ». Il se peut également que nous laisserons entendre que « tout est accompli ». Manifestement les traditions apostoliques ne cherchent pas un consensus pour décrire les derniers instants de Jésus. Dès les premiers regroupements communautaires des sensibilités différentes se sont exprimées.

Il ne s'agit pas ici d'échafauder une « spiritualité de la bonne mort » mais de s'arrêter sur ce saisissement presque intemporel qui nous fait dire calmement « enfin les choses sérieuses vont commencer ».

Parallèlement il est bon de s'attarder sur cette curieuse confidence de Freud à Lou Andreas-Salomé où explicitement il lui dit qu'arrivé à un âge avancé il commence à être gagné par ce qu'il appelle le « froid de l'âme ». Qui ne voit le piège que nous tend cette digression ? Allons-nous le classer parmi les passionnés, étrangers cependant à l'enthousiasme ? La question doit ici rester en suspens car elle est probablement mieux éclairée quand on l'intègre à ce qu'a voulu Lacan dans son retour à Freud. Il est en tout cas certain qu'il ne s'agissait pas seulement de relire des textes fondateurs mal traduits par des germanistes médiocres. Aucun concept freudien n'est oublié, mais c'est sur un point précis que Lacan s'appuie pour sa lecture. Dans son dernier article « Analyse terminée et analyse interminable » Freud butte sur le fait que certains analysants n'accepteront jamais la castration et qu'ils signeront leur propre échec. C'est sur cette énigme que Lacan reprendra le flambeau et se demandera tout au long de son enseignement - et ce de mille manières différentes - si l'assomption de la castration est bien la pointe ultime de la fin de l'analyse.

Par vagues successives, il nous faudra revenir autant de fois qu'il le faudra sur la privation, cette condition insaisissable que ni moi ni mes interlocuteurs ne peuvent repérer et qui se traite dans le contexte d'une *révélation* : « Vous vous privez d'une grande partie de vous-même ! ». Toute sa vie on peut se contenter d'être un chic type, voire quelqu'un de formidable, et entretenir avec ses proches d'harmonieuses relations dont on aura été l'artisan, sans qu'à aucun moment on ait la moindre intuition que l'on pourrait être un Autre. Voleur ou bien-pensant l'injonction doit venir de très loin : « Zachée, descend de ton arbre⁴ ».

Pour l'instant remarquons seulement qu'il ne faut pas hésiter à utiliser un vocabulaire théologique, voire les images fleuries et grisantes de la spiritualité. Sans aucune provocation on peut avancer que la laïcité de la psychanalyse est à ce prix. La désacralisation de l'organisation sociale et le respect protecteur des religions ne suffiront pas. Il faudra faire tinter l'étymologie du respect [le spectateur baisse les yeux et se refuse à ce qui s'offre à ses yeux], faire appel à l'*objet regard*, pour dire à quel point l'oeil de détournera d'une vision d'indifférence. On perd l'essentiel à visiter une religion comme si c'était le Château de Versailles, un prestigieux vestige qui recèle encore quelques richesses profitables à la culture générale. Il ne sert à rien de suivre les invitations lacaniennes et lire Saint Augustin pour y trouver les ficelles d'une articulation logique. Si l'athée ne partage pas comme le croyant la même agitation quand il se penche sur un texte qui parle d'amour, s'il n'y trouve que cette vivacité ou cette intelligence qui retient les psychologues, il y a fort à parier que derrière les mathèmes qu'il produira se dessineront sournoisement les premiers traits d'une anthropologie.

Personne n'est plus laïque qu'un autre. Certains, animés par la seule passion, peuvent très bien constituer un clergé imprévisible, ignorant qu'une religion invisible est d'autant plus insidieuse. D'autres, au contraire, tellement attentifs à juguler les expressions qui imprègnent leur culture personnelle en viennent à parler la langue de leur communauté et à évoquer le désir comme un outil commode qui les protègent d'énoncés trop engageant.

⁴ - Lc 19. 1-10

Pour faire image, on pourrait dire que la laïcité sera un exercice d'écolier qui réclame une application constante. Il faudra s'en tenir à ce paradoxe plein de promesses et qu'on pourrait appeler : la règle des *trois ni*. Ni faire partie de ceux qui croient en Dieu, ni s'engager avec ceux qui n'y croient pas, ni même s'enivrer des veines spéculations de l'agnosticisme. A première vue, toutes les attitudes possibles ont été envisagées. A ceci près qu'il existe une quatrième place, celle où l'on fait des trouvailles. Ces dernières ne sont pas très éloignées de ce que Freud appelait le *witz* ou, si l'on veut, le trait d'esprit. Elles ont la prétention implicite de diriger le locuteur vers une autre position subjective. Alors que les trois premières annonces ne désignent qu'un ressenti, la trouvaille que nous visons réveille tout aussi bien le croyant que j'aurais pu être, l'incroyant qui me tenait et l'agnostique qui se proposait à faire mon quotidien. Cette règle éthique ne manque pas de finesse. Mais il est bon de mesurer également les conséquences théoriques d'une telle implication. Une communauté de travail psychanalytique est en fait le seul lieu où cette alchimie peut s'opérer. Encore une fois, une ambiance sereine est toujours bonne à prendre, car l'accueil mondain n'est pas si fréquent. Mais au-delà d'un vécu apaisant remarquons que c'est bien *l'abandon de l'hypnose* qui est le ferment de ce type de méditation. Le *maître* peut prétendre à un savoir univoque dans la mesure où, quelles que soient ses bonnes intentions, il ne produit pas *l'embarras*⁵. En revanche celui qui abandonne les mille formes de l'hypnose, y compris les plus insaisissables, amène des énoncés qui font autorité et renforcent des effets de vérités pouvant être entendus par des oreilles bien différentes.

Le cantique de Siméon

Une chose est certaine. Il n'est plus possible de prétendre que le croyant serait privilégié, qu'il pourrait garder une zone de sa sensibilité inaccessible à l'incroyant, dans le style bien connu : « Vous ne pouvez pas comprendre, vous n'avez pas la foi ! ». Quand on parle d'amour et de mort dans le champ de la psychanalyse, il est possible - et même nécessaire - à chacun d'aborder un texte avec la même fébrilité scrutatrice : Pour nous y exercer prenons ce très beau passage des évangiles de l'enfance. Inutile de chercher une vérité historique. Plus qu'un mythe, c'est une catéchèse. Siméon est un très vieil homme qui a fait le vœu de rester aux marches du temple et d'attendre le messie. Quand il aperçoit Joseph et Marie amenant l'enfant Jésus pour sa circoncision, l'illumination se produit et il sait qu'il n'a pas attendu en vain. Sa prière que la tradition retient comme un hymne s'exprime en ces mots⁶ :

Cantique de Siméon

Maintenant, ô Maître souverain, tu peux laisser ton serviteur s'en aller en paix, selon ta parole.

Car mes yeux ont vu le salut que tu préparais à la face des peuples : lumière qui se révèle aux nations et donne gloire à ton peuple Israël.

⁵ - Dans un vocabulaire plus franchement lacanien, on peut avancer qu'il n'est pas en mesure de produire la barre sur le *grand A*.

⁶ - LC. chapitre 2, versets 29 à 32.

Dieu ne rappellera pas Siméon. Ici il n'est pas présenté comme un agent aux intentions comptables. L'expression est empreinte d'une bien plus grande délicatesse. Rien ne dit que la mort soit une promesse, c'est seulement le moment venu puisque tout est accompli et que cette vie bien remplie n'a plus de projets à façonner. Le futur se coagule, il s'unifie pour n'avoir plus que la mort comme objet de méditation.

Il faut en rester là pour ne pas faire dire à Siméon ce qu'il ne dit pas. Cependant rien ne nous interdit de nous concentrer sur l'enthousiasme qui progressivement va s'éloigner de son sens vulgaire et immédiat. Le seul fait que l'enthousiasme soit scrutation fiévreuse - et pourtant bien souvent insensible - il faut souligner, comme déjà nous l'avons pressenti, que toute cette énergie, ce phlogistique, est tourné vers le futur, sans plus tenir au passé, dans une sorte d'assèchement des affects qui ne peut se résumer à n'être qu'une assomption de la castration. On est touché autrement, on éprouve une étrange propension à se délester de ses souvenirs, surtout s'ils constituent un aimable ensemble.

Mais alors que ce genre de développement semble tout entier rédigé dans le vocabulaire d'une spiritualité convenue, l'ensemble peut basculer vers une assurance peu commune : le sujet ne quitte pas le monde, il est au coeur du monde ! C'est là une étape intermédiaire qu'il ne faut pas manquer. Le commun des mortels pense souvent qu'à partir d'une certaine lâcheté bien excusable, l'être humain se tourne vers Dieu pour se rassurer. Or cette méditation est probablement d'une tout autre nature. La souffrance et la mort sont un viatique indispensable à la pauvreté, à cette opération nécessaire et énigmatique dans toute aventure psychanalytique qui consiste à inventer la manière dont on se sépare de l'objet. Il convient de constamment garder à l'esprit que nous sommes loin du ressenti et du vécu, mais qu'au contraire une logique impérieuse s'impose, sans grimaces, pour parler d'amour. L'amour et la logique c'est la même chose !

Le législateur doit tenir compte de ceux qui veulent mourir selon leurs vœux, dans la *dignité*. L'euthanasie sera un progrès dans la Cité. Mais sur d'autres versants de la question, on est en droit d'avancer qu'il n'y a pas de souffrances inutiles. La *passion* de Jésus n'est pas celle d'un bouc émissaire, il ne souffre pas à notre place. Il rachète nos péchés dans la mesure où il ne faiblit pas, ne fuit pas devant l'épreuve, ne cède pas sur son désir. Rien de plus ! et c'est suffisant d'ouvrir un chemin pour ceux qui ont tout perdu.

Là encore, et contre toute attente, une lecture laïque est possible, si du moins une fausse pudeur ne nous interdit pas une spiritualité qui aujourd'hui ne fait entendre qu'une certaine mièvrerie. Jésus ne souffre pas à *notre place*, mais les évangélistes retiennent surtout qu'il est possible de souffrir et de mourir à *la suite de Jésus* ? D'une situation qui se serait construite sur le mode de la *métaphore* (à la place de) se prolonge une articulation désirante qui inaugure une composition *métonymique* (à la suite de). Très régulièrement Lacan reviendra sur « la métonymie du désir », laquelle pour lui est la forme plus achevée de l'amour.

Nous sommes donc en présence des paroles d'un « juste ». Quelques lignes ne suffiront pas pour explorer la jubilation du judaïsme quand ses inlassables commentateurs font venir la figue du juste. Mais on peut au moins dire déjà que ce juste ne regrette rien, grâce peut-être à

tout ce qu'il a vécu, mais surtout parce qu'il se sait au coeur du monde, attentif uniquement à l'essentiel. Il n'a plus que la loi à méditer, c'est à dire à respecter tout en la réinventant. De lui on peut dire qu'il passe d'une loi en apparence trop réglementée à une justice commutative qui réclame une intelligence singulière de l'amour.

Les femmes au tombeau

On peut penser que nous avons suffisamment montré à partir de plusieurs approches que la sensibilité athée pouvait se confondre avec l'exaltation d'une sensibilité croyante, que l'oraison ne relevait pas d'une rhétorique insurmontable.

Mais sur un plan plus franchement grammatical, on est en droit de proposer un pas supplémentaire et de relever une communauté de destin entre la psychanalyse en écriture et certains grands textes des traditions. Des siècles de *puissance ecclésiastique*, selon l'expression même de Lacan, nous ont habitués à des développements qui, au nom d'une vérité de départ, organisaient l'enseignement chrétien en un ensemble d'énoncés *prédicatifs*. Prenons garde ici à y voir trop vite un *esprit dogmatique* souvent confondu avec une réflexion émoussée et prompte à la domination des esprits. Tout cela est vrai mais ne doit pas nous éloigner de notre chemin.

Ce n'est pas le lieu d'une leçon de logique et nous ne nous attarderons pas sur l'*imprédictivité* de la psychanalyse et sa *récurtivité*. Ces termes techniques sont indispensables. Il ne sont pas inaccessibles mais représentent un investissement très laborieux qui dépassent de loin le cadre de ce présent travail. Précisons que ce vocabulaire - ces outils - doivent beaucoup à l'enseignement de René Lew, fondateur de « Dimensions de la Psychanalyse ». Certains le suivent et prouvent que les trouvailles qu'ils font présentent un intérêt immédiatement clinique.

Mais on peut cependant se livrer à un exercice sur le versant rhétorique et tenter de traduire les effets de vérité qui relèvent d'énoncés relevant d'une logique prédictive et ceux qui tentent de s'en éloigner.

Une parole - ou un écrit - prédictif ne doit pas être compris comme une tentative qui ferme tout. Il est possible de méditer et de faire preuve d'inventions intuitives de grande qualité. Le prédictif n'est pas une prison de la parole et ne cache pas une vérité plus parlante qui ne demanderait qu'à éclore. A partir d'une figure sérieuse de Jésus, on peut et on doit en déduire une anthropologie chrétienne pleine de sagesse et un système de valeurs présentable. Ce sont là des réponses fiables, surtout si pendant des siècles on est en charge d'une civilisation. L'exemple est excessif, mais il suffit de descendre d'une octave pour seulement dire que le prédictif ne demande pas à être éradiqué, même dans le champ de la psychanalyse.

L'imprédictif ne doit pas être une entreprise de remise en cause. Tout au contraire. Ce sont de moments de vérité qui accentuent une autre dimension de la certitude. Du vivant de Lacan une expression faisait florès : une analyse réussie laissait le sujet être responsable de sa parole, et ce de manière durable car son rapport au *manque* restitué dans une perspective prometteuse

lui permettait de « rebondir » ! La certitude était la certitude du moment et, sans être reniée par le locuteur, elle pouvait se flétrir au profit d'une autre certitude mieux accordée à la situation. Cette description est trop fréquente pour être fausse. Mais elle ne peut se débarrasser de relents adaptatifs qui limitent l'expérience humaine. Le discours analytique ne s'écarte pas du tragique et ne se comprend qu'à partir de héros comme Oedipe ou Antigone qui humanisent l'au-delà de l'humain et font de la vie une aventure. L'imprédictif n'est pas sans effroi devant l'immensité de la tâche à accomplir. Loin d'être dubitatif il s'autorise des énoncés d'autant plus définitifs qu'ils sont incisifs. Ils peuvent passer inaperçus grâce à un style discret et allusif. Mais la bombe est toujours de même nature : elle accentue le trou de lumière qui traverse la vie et la mort. La certitude se métamorphose, elle devient somptueuse déroutée, transforme l'assurance des suffisants en un branle de l'âme que rien au monde ne laissait supposer.

A certains moments de la vie surgit de l'inespéré qui contredit la banalité de nos espoirs, si bien que parfois il faut de sérieux efforts pour les reconnaître. Nous sommes tellement habitués au flot incessant de notre angoisse qu'il se présente souvent comme des états d'âme d'une affligeante médiocrité. Lacan insistera régulièrement sur le fait qu'angoisse et fantasme sont de même structure. Or ce rapprochement laisse entendre que le rapport à l'objet est celui qui va de soi et qu'il semble qu'il ne puisse pas y en avoir d'autres. Si cependant l'objet que découvre la psychanalyse se révèle être d'une toute autre nature, il bouleverse même la conception galiléenne de la science physique. Mieux vaut parler de cet objet au singulier mais ses différentes réfractions nous permettent de les imaginer au pluriel. Lacan est d'ailleurs parti des objets de la pulsion pour, pas à pas, introduire ce qui fera le noyau de son enseignement. Ici nous le suivrons à partir de l'*objet regard* qui nous fera revivre la finale de Marc de manière inattendue :

Les femmes au tombeau

Quand le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie mère de Jacques, et Salomé achetèrent des aromates pour aller l'embaumer. Et de grand matin, le premier jour de la semaine, elles vont à la tombe, le soleil étant levé. Elles se disaient entre elles : « qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau ? » Et levant les yeux, elles virent que la pierre était roulée ; or elle était très grande. Entrées dans le tombeau elles virent, assis à droite, un jeune homme, vêtu d'une robe blanche, et elles furent saisies de frayeur. Mais il leur dit : « Ne vous effrayez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici ; voyez l'endroit où on l'avait déposé. Mais allez dire à ses disciples et à Pierre : " Il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit ". » Elles sortirent et s'enfuirent loin du tombeau, car elles étaient toutes tremblantes et bouleversées ; et elles ne dirent rien à personne car elles avaient peur.

Il est probable que les premières générations⁷ à qui cette histoire étaient racontée ne cherchaient pas une preuve comme on l'entend aujourd'hui. A l'époque certaines incohérences⁸ n'était pas retenues et personne ne se demandait comment trois femmes pouvaient bien se diriger vers un tombeau sans être accompagnées de plusieurs hommes vigoureux pour rouler la pierre. La phrase se présente donc d'emblée comme l'expression d'un embarras et non comme un récit réaliste.

De plus - les historiens nous renseigneraient peut-être - est-il certain que le *shabbat* considérait que, dans ce pays chaud, l'ensevelissement était un travail et supposait des funérailles en deux étapes ? Pour les auditeurs de cette catéchèse il importait surtout de saisir à travers ce récit que la résurrection devait commencer le premier jour de la semaine.

On peut même considérer que nous sommes invités à y trouver les traces d'une *liturgie* (λειτουργία) d'un travail public (λειτος έργον) et communautaire. C'est dans ce premier climat que s'élaborent les théologies les plus anciennes et les plus fiables. Bien des exégètes considèrent que liturgie est mère de théologie !

Dans ce contexte, il est possible d'envisager que la toute première communauté jérusalémite se réunissait après le *shabbat* et partait en procession vers un tombeau vide où les y attendait un diacre.

« ... un jeune homme, vêtu d'une robe blanche ... » Le vocabulaire biblique et néotestamentaire fait appel à l'angélophanie pour décrire une manifestation du divin la plus sobre possible. Tout le texte évite le merveilleux pour mettre en valeur l'articulation logique du message théologique.

« **Ne vous effrayez pas.** » L'expression est fréquente dans toute la littérature biblique et les traditions monothéistes. Il serait délicat de la confondre avec l'angoisse. Si cette dernière est vécue comme une mauvaise aventure, l'effroi désigne une personne que l'on n'a pas envie de plaindre. C'est plutôt l'expression d'une expérience qui dépasse de loin ce qui est prévu dans l'histoire d'un homme mais qui va forger un destin.

Vous cherchez (ζητείτε) avidement ce que vous voudriez rencontrer, avec un regard qui n'a subi aucune transformation et qui ne verra pas ce à quoi vous êtes appelées.

« **Le crucifié** » (έσταυρωμένον) Dans un texte aussi ancien chaque mot compte. On peut donc constater que le terme « le crucifié » est un titre christologique primitif et que dès le début de la foi chrétienne il n'y a de théophanie que crucifiée. Même l'iconographie la plus glorieuse n'omet pas les stigmates.

⁷ - MC 16, 1 - 8

⁸ - Je ne suis pas un exégète formé rigoureusement. Il y a plus de trente ans j'ai consommé avidement de nombreuses lectures, sans avoir la précaution élémentaire de retenir mes références. Je me souviens seulement d'un article paru dans une revue au tirage confidentiel qui retint mon attention et ne m'a plus quitté. La lecture des « femmes au tombeau » était saisissante. Je répugne à ne pas faire usage de ce souvenir. L'auteur se reconnaîtra peut-être s'il tombe sur ce texte. Qu'il sache qu'il a *touché* plus qu'il ne le croyait peut-être.

Dans une perspective laïcisée, une sensibilité renouvelée à la souffrance peut s'affermir. Dans un contexte clinique, on pense souvent que même une analyse inoubliable, une analyse *réussie* comme on dit, ne peut pas éviter des traces, des séquelles, que l'on met sur le compte de la névrose qui avait justifié la demande. D'ailleurs, on peut rendre cette justice aux psychanalystes qu'ils n'ont jamais promis le paradis sur terre.

La place que l'on accorde à la souffrance doit être appréciée d'un tout autre point de vue. Ceux qui sont allés jusqu'au bout de leur épreuve, ceux qui n'ont pas *cédé sur leur désir* - au demeurant c'est inhumain - n'en sortent pas sans traces. Le bonheur et l'amour qu'ils ont transfigurés à partir d'une autorité qu'ils étaient seuls à avoir inventée, ont transformé leur vie quotidienne, dans leur paroles et le vécu de leur corps. Au sens strict du terme, ils sont stigmatisés.

Trop souvent on considère que « ne pas répondre à la demande » est au court de de la cure un impératif pour l'analyste, comme s'il fallait laisser la parole en suspens et faire preuve d'une sévérité qui, en fin de compte, porterait ses fruits. Cette perception phénoménologique de la relation psychanalytique n'est pas fausse, mais elle ignore trop souvent la dimension existentielle et insaisissable de la demande. Même si Freud insiste pour dire que bien des analysants ne méritent pas les efforts que nous leur consentons, il faut faire le pari que le demandeur pressent qu'il brigue sans trop le savoir le registre de l'extra-ordinaire. Il paiera le prix fort comme Oedipe aux yeux crevés qui voulut parler comme un roi.

« ... il est ressuscité (ἠγέρθη), il n'est pas ici ; voyez l'endroit où on l'avait déposé. »
C'est à partir d'un énoncé comme celui-ci que certains purent bâtir leur foi et que d'autres eurent la volonté de se contenter d'une admiration impatiente, sans pouvoir faire un pas de plus, trop satisfaits de ce qu'ils méditaient. On est loin de la question : « La psychanalyse est-elle compatible avec la religion ? ». Le croyant comme l'incroyant ne peuvent que rester sur leurs positions tant l'avancée d'une telle déclaration renforce la qualité de ce qu'ils auront, eux, à déployer.

La fulguration relève d'un ordre des arguments et non d'une aimable figure que l'on aurait envie de suivre. Ni même d'une profondeur éthique qui emporterait l'adhésion :

C'est l'annonce de la résurrection qui produit le vide du tombeau, et non le vide de ce tombeau qui fait croire à la résurrection.

L'opération qui se réalise dans une cure ne consiste pas à se retrouver devant un ineffable qu'il faudrait seulement contempler, et même parfois utiliser avec des airs de bien entendu pour susciter de l'ascendant sur ceux qui ne seraient pas passés par là ! Grâce à une parole qui se répète de mieux en mieux jusqu'à ce qu'elle s'inscrive en lettres de feu, se produit une perte - mieux une séparation - d'avec l'objet. Celui-ci (*le regard* en l'occurrence) bénéficie d'une *transfiguration* jusqu'à ne plus voir ce qu'il cherchait dans le fantasme mais à voir ce que les autres ne voient pas. Oedipe aux yeux crevés voit ses yeux qui on roulé dans la sciure. Sa

cécité est étrange puisque certaines variantes du mythe feront de lui un visionnaire capable de voir l'avenir.

Dans le récit qui nous touche ici *les femmes* au *tombeau* voient le vide du tombeau et s'en nourriront le reste de leurs jours, comme une récompense, voire un privilège. Certaines âmes bien nées accentueront ce vide comme un bien très précieux et ne chercheront plus à le combler, sauf durant les moments où elles seront prises par la *tentation* d'être *relapses*. Il y a là comme un acte de foi qui consiste à croire que tous ne sont pas appelés tous ensemble à cette grandiose épreuve, mais que pas un n'échappe à cette énigmatique révélation.

Evitons les phrases grandiloquentes de type : « Dieu à voulu qu'il soit athée ! » On ne saisit pas cette certitude fuyante. En revanche on peut souligner que le divin est insistant, même si c'est un ensemble vide. En ce domaine tous les commentaires sont un peu mièvres, mais ce n'est pas une raison pour ce taire. Il y a là sans doute un ou des moments franchement misérables, tant au niveau du style que des images suscitées, qui viennent parasiter un montage théologique ou spirituel de bon aloi. S'agit-il de précipitation ? C'est possible, mais plus fondamentalement on peut penser qu'une certaine pureté, disons plutôt un certain cristal auquel rien ne nous ne nous avait préparé, doit à tout prix se dire, même si c'est au prix d'une régression qui ne nous satisfait pas.

Contentons-nous alors de l'approximatif. Disons seulement que le croyant et l'incroyant ont besoin l'un de l'autre. C'est faux bien sûr ! La psychologie d'un vécu n'a rien à voir dans tout cela. Mais sur une octave plus haute on peut penser que les mots de la foi n'ont d'intérêt que s'ils bénéficient d'un horizon d'ignorance, sinon de contradiction. Même aux époques où l'on ne pouvait pas ne pas croire, celui qui restait confiant à l'ombre protectrice du divin pouvait - et même il le devait - comprendre et pas seulement maudire celui qui vendait son âme. Il devait pressentir que cette position était possible.

Dans la modernité, dans cette nouvelle ère où ne pas croire en Dieu peut être revendiquée, cette position doit être vécue comme une invention aérienne, une autre place où la parole du croyant est d'autant plus impossible à tenir qu'elle est respectée.

L'effroi

On évite l'homme angoissé. A moins qu'on le prenne en charge, qu'on l'écoute, tout en sachant que son angoisse est communicative, qu'il faut la travailler avec lui. Sinon on peut très bien se laisser emporter par la tourbillon qu'il suscite. C'est tellement vrai que certains, pour ne pas être étreints par ce mal difficilement repérable, font payer aux autres un prix dont ils ne se sont pas acquittés eux-mêmes. Les bio, les écolos, et les rigolos de bistro cachent parfois derrière ces vertus anodines du quotidien une désolation qui exige une certaine distance.

La question ici n'est pas de savoir si l'angoisse peut-être éradiquée définitivement. On se contente de dire souvent qu'elle peut revenir mais qu'on a les moyens d'en faire quelque chose. Ce serait-là pour un bon nombre de psychanalystes le critère d'une analyse réussie. C'est trop vrai pour être faux. Mais ce n'est pourtant pas la piste que nous suivons. Il est

envisageable de prétendre qu'il existe un moment où l'angoisse n'est absolument pas agissante. Elle est supplantée par l'effroi.

Cette opposition conventionnelle est justifiée par le fait que l'homme effrayé ne donne pas l'impression d'être à plaindre. D'un certain point de vue, on le respecte comme quelqu'un qui a connu une épreuve à côté de laquelle nous passerons peut-être, ou que nous ne comprendrons pas si nous la traversons. Tous ne connaissent pas cette aventure ! Oui, c'est bien une aventure car chacun est cependant concerné.

Les trois littératures monothéistes parlent régulièrement l'effroi comme s'il était essentiel à la foi qu'ils préservent. C'est tellement enraciné dans nos cultures qu'il semble évident que le divin fasse peur. Après tout, nos très lointain ancêtres craignaient les grondements du tonnerre. Mais alors pourquoi préserver la *crainte de Dieu* dans un contexte où la science explique tout ? Si un jour la terre vient à se ruiner inexorablement il faudra ne nous en prendre qu'à nous-mêmes, sous les ricanements désespérés des écologistes.

Nous n'avons plus peur de rien. Plus exactement cette étreinte nous est devenue impossible.

Toi seul ignore

*La peur résume mon péché
Je refuse ta quiétude
Toujours de l'amour m'en croire l'origine
Vais-je me taire enfin et dire : je ne sais pas
Combien sommes-nous, pris dans l'angoisse de mal aimer
Tout autour le simulacre
Vais-je me taire enfin et dire : je ne sais pas
Inspire mes mots car tu me touches
Quand moi je fais bien s'insinue l'orgueil
Vais-je me taire enfin et dire : je ne sais pas
Toi seul ignore les limites de l'amour
Délivre moi cette unique science
Vais-je me taire enfin et dire : je remets mon esprit*

La *crainte du divin* est certainement le vecteur qu'il faudra suivre, isoler et privilégier. Il n'est pas possible de le traiter comme un objet de curiosité traversant la sensibilité d'autres hommes au nom d'une laïcité qui serait le terrain privilégié d'une analyse de la conquête de l'humain.

Ceci dit il n'est pas certain que cette unique expression enrichisse la question de la frayeur du seul fait qu'un seul projecteur monopolise son éclairage.

On craint Dieu parce qu'il est grand. Non qu'il soit nécessairement vengeur, comme certaines époques l'ont suggéré, ou qu'il se charge des punitions de ceux qui s'éloignent de l'anthropologie évidente que les hommes avaient vite fait de déduire de sa loi. En fait son calcul s'estompe et la comptabilité de nos fautes compte pour rien dans l'approche de cette grandeur.

Sur ce point le mythe freudien du « Père de la horde primitive », même réduit à quelques remarques, ne manque pas de délicatesse. Les hommes furent obligés de tuer le père pour y comprendre quelque chose à la sexualité. Tant qu'il jouissait de toutes, que la question du choix ne pouvait se poser, les femmes étaient absolument inaccessibles et impénétrables. Il fallait faire mourir cette impasse. Alors seulement pouvait commencer le partage et la construction de sociétés comparables à celles que nous connaissons. Mais une fois le père mort, et surmonté l'obstacle angoissant qu'il entretenait, il était inévitable de reconnaître que la situation dans laquelle il était maintenu de son vivant venait du fait de sa grandeur. C'était une qualité qu'il fallait lui reconnaître, non par fair-play, mais au nom d'une impérieuse déduction. Le père était grand ! L'amour du père se substituait à la haine, mais surtout l'idée d'une grandeur régulatrice semblait être nécessaire à la vie harmonieuse de la société.

Dans ce contexte théorique la crainte du divin qui devait surgir comme une surprise insupportable se retrouve engluée dans une normalité explicable.

Historiquement le judaïsme sut préserver cette crainte d'une manière plus incisive que le christianisme. Dans la mesure où le messie était désigné s'élabora l'expression d'un Père aimant qui n'émoussait pas sa grandeur mais reléguait au second plan la crainte qu'il inspirait.

Volontairement nous brosons à grands traits cette caricature. Car, en fait, si le judaïsme trouve les mots pour dire la crainte, il ne se prive pas d'une certaine familiarité avec celui qui s'est choisi un peuple. Inversement si le christianisme développa l'image d'un Dieu punisseur, la crainte en tant que telle, la crainte de la grandeur, ne fut jamais oubliée et bien de mystiques surent la retrouver.

En fait nous voilà donc confrontés à un paradoxe, lequel devra à partir de maintenant être continuellement entretenu.

L'effroi reste une aventure si nous sommes confrontés à une grandeur effroyable définitivement inaccessible. Mais, chose curieuse, on pourrait presque dire que nous savons ce que contient cette grandeur : elle parle ! Et elle parle d'amour. Elle révèle un amour qui n'est pas un sentiment.

Sans que l'amour passion, qui pourtant ne dure pas, sans que l'amour sentiment soient disqualifiés, il est révélé, de bien des manières, qu'insiste un autre amour qui n'a plus rien à voir avec le senti, avec le ressenti. C'est là une catastrophe, même quand elle est imperceptible. C'est l'imprévisible absolu. Durant de trop nombreuses générations on fit croire aux jeunes hommes que l'amour d'une femme était sans doute un grand don de Dieu, mais que certains étaient appelés à une dimension supérieure de l'amour et qu'il fallait savoir écouter cet appel ! Que de vies gâchées par cette confusion, comme si le *plus grand* était *supérieur*, était *plus beau*. Voilà à quoi mène un discours qui se referme sur des vérités énoncées sur un registre *prédicatif* ! Même si le ton prédicant restait contenu, l'impasse était plus logique que psychologique.

Il reste que confondre la crainte de Dieu et l'effroi de l'amour suppose une progression particulièrement minutieuse. Pour le dire vite, il conviendrait de tirer le christianisme vers le judaïsme, et non le contraire comme on l'a fait si souvent. Méditer la crainte juive et son histoire, deviner que le juif ne vit pas Dieu comme un père, même si celui-ci présente des traits incontestablement paternels sous la plume du psalmiste, de tels exemples sont abordables pour une conscience chrétienne, intriguée par ce Dieu d'abord vengeur et punisseur qui inspire, en dernière instance, l'universalisme juif.

Pour une conscience juive, la théologie trinitaire n'est probablement pas un obstacle insurmontable, une lettre morte. Pas plus d'ailleurs que l'abandon de la circoncision qui fut surtout un scandale pour la première communauté jérusalémite.

... elles ne dirent rien à personne car elles avaient peur. (ἐφοβοῦντο γὰρ, Ephobounto gar)

Loin d'être inutiles, ces précautions sont même insuffisantes. Rapprocher comme nous le faisons la *crainte du divin* d'un *effroi de l'amour*, un amour absolument imprévisible certes, mais un amour ravageant, capable de révéler que le véritable envers de l'espoir n'est pas le désespoir mais l'*inespéré*, est une prétention particulièrement séduisante. Encore faut-il que si cette conjonction devait porter ses fruits, elle serait amenée à s'exprimer dans un Occident capable de repérer les artisans de cette modernité qui aujourd'hui le supporte.

Terminons donc cette première investigation par une surprise de taille. Voilà un évangile, une bonne nouvelle dont le dernier mot est *peur* celui qui dans la langue courante donnera phobie !⁹

⁹ - Les versets qui suivent sont intégrés comme faisant partie du corpus révélé. Mais la plupart des exégètes les considèrent comme apocryphes.